

ABONNEMENT LE CANADA

Journal Quotidien du Soir.

Un An en Ville \$ 4.00
Un An par la Poste . . . \$ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Rédaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA

ABONNEMENT
Un An en Ville \$ 3.00
Un An par la Poste . . . 1.00

12eme. ANNEE No 228

OTTAWA, JEUDI 29 OCTOBRE 1891

LE NUMERO 2 CENTS

L'ENCYCLIQUE "RERUM NOVARUM"

L'ACTION DES SOCIÉTÉS PARTICULIÈRES

Les Maîtres et les ouvriers eux-mêmes peuvent aider beaucoup au rapprochement des deux classes par toutes les œuvres propres à soulager l'indigence; sociétés de secours mutuels, institutions diverses ayant pour but de secourir les ouvriers, leurs veuves, leurs orphelins en cas de mort, d'accidents ou d'infirmités; les patronages exerçant leur bienfaisante influence sur les enfants, les adolescents, les grandes personnes. Mais dans ce ordre la première place appartient aux corporations ouvrières, qui d'elles mêmes embrassent à peu près toutes les œuvres.

"Nos ancêtres éprouvèrent longtemps l'heureuse influence de ces corporations; les artisans y trouvaient des avantages inappréciables; les arts y puisaient un nouveau lustre, une nouvelle vie. Aujourd'hui les peuples étant plus cultivés, les mœurs plus policées, les exigences de la vie plus nombreuses, ces corporations sont à adopter ces conditions nouvelles."

"Aussi voyons nous avec grand plaisir se former partout des sociétés de ce genre, soit composées des seuls ouvriers, soit mixtes, réunissant à la fois les ouvriers et les patrons; il est à souhaiter qu'elles accroissent leur nombre et l'efficacité de leur action. Nous voulons exposer ici leur opportunité et leur droit à l'existence, et indiquer comment elles ont à s'organiser et quel doit être leur programme d'action."

"Santant chaque jour la faiblesse de ses forces, l'homme est porté à s'adjoindre la coopération d'autrui, obéissant à ces maximes des Suintes Lettres: "Mieux vaut être deux ensemble que seul; il est tirant l'avantage de leur société: si l'un tombe, l'autre le soutient. Malheur à qui est seul; il tombe, il n'a personne pour le relever. Le frère, aidé par son frère, est comme un mur de ville forte." De ce besoin naît la société civile; de là naissent aussi les sociétés particulières."

Ces dernières elles mêmes se forment en vertu du droit naturel, et non pour l'humanité.

"Une loi ne mérite obéissance qu'autant qu'elle est conforme à la droite raison et à la loi éternelle de Dieu."

"Ici se présentent à Notre esprit les ordres, les congrégations et les confréries religieuses de tous genres, aux quels l'autorité de l'Eglise et la piété des fidèles avaient donné naissance; quels furent leurs fruits de salut, l'histoire le dit assez. Au point de vue rationnel, ces sociétés sont fondées dans un but très-honorable, par suite sous l'aspect du droit naturel; par leur côté religieux, elles ne relèvent que de l'Eglise. Les œuvres publiques ne peuvent s'arroger aucun droit ni sur elles ni sur leur administration; ils n'ont qu'à les respecter, les protéger et les défendre au besoin. Or nous les voyons, avec douleur, faire tout le contraire. En beaucoup de cas, l'Etat a porté la main sur ces sociétés et a accumulé sur leur égard injustice sur injustice, les assujettissant aux lois civiles, les privant de leur droit de personne morale, les dépouillant de leur biens. Sur ces biens pourtant l'Eglise avait ses droits; chaque membre avait ses biens; les donateurs, qui en avaient fixé la destination, ceux enfin qui en retiraient secours et soulagement, avaient les leurs. Ausi déplorons nous amèrement des spoliations si iniques et si funestes; d'autant plus qu'on frappe de proscription les sociétés catholiques dans le temps où l'on affirme la légalité des sociétés privées; on refuse à des hommes paisibles, qui ne veulent que le bien de tous, ce qu'on accorde très largement à des hommes animés de desseins hostiles contre la religion et contre l'Etat."

"Jamais à aucune autre époque, on ne vit certes tant d'associations de tous genres, surtout d'associations ouvrières. L'ouï vient beaucoup d'entre elles, où elles tendent, par quelques voies, ce n'est pas ici le lieu de le rechercher. Mais c'est une

opinion confirmée par de nombreux indices: ordinairement elles sont gouvernées par des chefs occultes, et elles obéissent à un mot d'ordre également hostile au nom chrétien et à la sécurité des nations; après avoir accaparé toutes les entreprises, s'il se trouve des ouvriers refusant d'entrer dans leur sein, elles leur font expier ce refus par la misère. Dans cet état de choses, les ouvriers chrétiens n'ont plus à choisir qu'entre deux partis: ou donner leur nom à des sociétés dont la religion à tout à craindre, ou s'organiser eux mêmes et unir leurs forces pour secourir hardiment un joug si inique et si intolérable. Qu'il faille opter pour ce dernier parti, il ne saurait y avoir la moindre hésitation."

Il s'est fait en ce sens, en beaucoup d'endroits, un travail considérable, tant par les congrès que par les associations catholiques; il est à souhaiter que ce travail, ce mouvement se continue, grandisse, se répande partout.

Ces associations, faites ou à créer, ont à tendre à l'accroissement des biens du corps et des biens de l'âme. Ces derniers doivent prédominer: "Car, dit le Sauveur, qui sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme, — Les gentils courent à la poursuite de ces choses terrestres: pour vous, cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront ajoutées par surcroît."

Ces associations catholiques ont besoin d'être soutenues par l'instruction et la formation religieuse, aussi bien que par la fréquentation des sacrements. Sans cela, elles dégénéraient vite, et tomberaient peu à peu au rang de ces sociétés où la religion ne tient aucune place.

Avec la religion comme base, nos associations ont à se faire de bons règlements et de bonnes coutumes à bien s'organiser, et à poursuivre chacune son œuvre propre, œuvre de secours mutuel, de protection, de bienfaisance, soutenue en tout les ouvriers catholiques et ramenant le plus grand nombre possible de ceux qui se sont égarés et veulent revenir. De la sorte, elles aideront beaucoup à résoudre la question sociale.

CONCLUSION
Que tous s'appliquent de plus grand cœur à cette œuvre colossale; que tous fassent leur part, riches et pauvres, gouvernants et gouvernés, pasteurs et fidèles.

"Par dessus tout, que tous s'animent de la charité, reine et maîtresse de tous les vertus. D'une effusion abondante de charité viennent principalement le salut: Nous parlons de la Charité chrétienne, résumé de tout l'Evangile, charité toujours prête à se dévouer au soulagement du prochain, antidote assuré contre l'arrogance du siècle et contre l'amour immodéré de soi-même; y fut toute aimable, don't St Paul décrit en ces termes les traits divins: "La charité est patiente, elle est bienveillante, elle ne cherche pas son propre intérêt; elle souffre tout, elle supporte tout."

Que cette charité auguste et la bienveillante bénédiction du Saint Père nous accompagnent partout sur la terre, et nous mèneront tous au ciel: là il n'y aura plus de troubles sociaux; là seulement est la société parfaite de Dieu avec les hommes. Nous montrant le ciel, l'ange du Seigneur nous dit: "Voici le tabernacle, et la demeure de Dieu avec les hommes, et il habitera avec eux. Et eux seront son peuple, et lui, Dieu avec eux, sera leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux; et la mort ne sera plus désormais; et désormais il n'y aura plus ni deuil ni cri de douleur, parce que ce sont les premières choses passées. Et celui qui est assis sur le trône a dit: Voici que je recueilli la face de toutes choses" (Apoc. 21).

Il n'est seulement la société pleinement heureuse; là seulement est le dernier et suprême remède à toutes les plaintes sociales et autres: c'est l'enseignement premier et fondamental que rappelle au monde ouvrier et bourgeois la grande Encyclique du Pape: c'est à ne pas oublier.

Enquête sur le Socialisme EN EUROPE

IX. BELGIQUE

M. ANSEEL ET LE VOORUIT

Ce n'est guère le lieu ici, à propos de M. Anseel et de son Vooruit, de raconter l'histoire de Jacquemart d'Artevelde et des Gantois du quatorzième siècle. Je ne puis cependant m'empêcher de me rappeler cette histoire, et non pas telle que se la disputent les historiens, depuis Froissart jusqu'à M. Juste mais telle que l'autre jour elle m'est apparue, à Gand, dans l'ombre des petites rues qui séparent le Beffroi de la place du Vendredi.

C'est sur cette place que, certain soir d'été de 1336, Jacquemart d'Artevelde, grand doyen des cinquante-trois métiers de la ville et capitaine des milices, convoqua le peuple de Gand, au son de toutes les cloches du beffroi. De taille moyenne, les cheveux et la barbe blonds, avec deux petits yeux mobiles, qui de temps en temps laissaient transparaître le reflet d'une flamme intérieure, ce gentil homme brasseur d'hydromel sut parler à ses concitoyens comme il fallait leur parler. "Compagnons, leur dit-il, voici que votre misère s'est encore aggravée. Pour répondre aux provocations du comte d'Artois et du roi de France, qui sont vos maîtres, personne ne sait pourquoi, le roi d'Angleterre vient d'interdire aux draps flamands l'entrée de son royaume. C'est votre ruine assurée, si vous ne consentez pas à vous charger vous mêmes de votre salut. Mais il vous suffira, pour vous sauver, d'un peu de courage et de bonne volonté. Unissez vous, n'ayez souci que de votre intérêt, et prenez dans vos mains le gouvernement d'un pays."

Les Gantois obéirent à Artevelde. Ils le nommèrent leur ruwaard, gardien de leur repos: et pendant huit ans il n'eut pas d'autre soin que de le bien garder. Il organisa un parti populaire qui tint en respect toute l'Europe. Les historiens s'étendent sur les détails de sa politique, mais la vérité est qu'il n'aima jamais à s'occuper de politique. Son seul but était d'assurer le bien-être et la prospérité matérielle du peuple flamand. Lorsque les puissants de Flandre, suivant l'expansion de Froissart, s'attaquèrent pour aller joindre ses ennemis, il laissa à leur famille la moitié de leurs revenus et faisait entrer l'autre moitié dans le grand Trésor national. En 1345, la veille de sa mort, il put dire sans remontrance à ses compatriotes: "Toute marchandise était perdue en ce pays: je vous la recouvrai. Et après je vous ai gouvernés en si grande paix que vous avez eu toutes choses à volonté; biens, laides, avou et toute marchandise." Cela n'empêcha point, d'ailleurs, ses compatriotes de le louer; mais, comme dit encore Froissart, pauvres gens l'amonterent et méchants gens le tuèrent.

Ce sont aussi les pauvres gens qui ont élevé M. Anseel; et comme jadis Artevelde, ils l'ont très haut. Il n'y a pas dans les villes des provinces flamandes un ouvrier qui ne le connaisse, et qui n'ait le fond du cœur rempli de vénération pour lui, aussi bien il n'y a guère un ouvrier: que lui-même qui ne le connaisse par son nom et avec lequel il n'ait plus d'une fois triqué. Depuis quinze ans, il ne s'est pas arrêté un seul jour de travailler au succès de l'idée socialiste, pas la parole et pas l'action. C'est un homme jeune encore, de taille moyenne, avec une barbe et des cheveux blonds, et deux petits yeux mobiles qui, de temps à autre, laissent transparaître le reflet d'une flamme intérieure. A demi bourgeois, à demi prolétaire, il sait parler aux ouvriers comme il faut leur parler. En flamand comme en français, ses images ont une netteté, une justesse, une chaleur singulières. Et le parti qu'il a organisé est aujourd'hui si puissant, qu'il tient en respect les forces coalisées de l'Eglise, de la royauté et du capital.

C'est que M. Anseel est par essence un organisateur. Du jour où, errant dans les rues de Londres,

en quête d'un emploi, il entendit par hasard une conférence socialiste et fut converti, il n'a point cessé de songer aux moyens pratiques d'arriver pour la lutte les ouvriers de pays. Et comme, au contraire de Marx dont il se croit le disciple, il répugne d'instinct à la politique et aux crises révolutionnaires, il a su concevoir et réaliser un admirable système de réforme pacifique, où l'amélioration du sort présent des ouvriers marche le pair avec l'active préparation de leur triomphe futur.

On a souvent décrit le Vooruit, ce grand ensemble de consommation et de production coopératives qu'il est parvenu à fonder, sans autres ressources au début que l'apport de quelques pauvres gens. Au contraire des Trade's Unions d'Angleterre, où seuls peuvent entrer les ouvriers riches, le Vooruit est une œuvre toute démocratique: elle est entièrement fondée sur les revenus d'une boulangerie, qui fabrique le pain au plus juste prix, et le vend quelques centimes plus cher que le prix de revient. Toutes les semaines, les ouvriers paient d'avance leur pain; ou calcule, la semaine finie, ce que le pain a coûté à produire, et le surplus de l'argent versé constitue un bénéfice que les ouvriers se partagent, en proportion de la quantité de pain qu'ils ont prise. Mais c'est un bénéfice qui ne leur est point rendu en argent: il leur donne droit seulement à s'approprier au Vooruit de toutes les marchandises dont ils peuvent avoir besoin, viande, beurre, bière, cigares, vêtements, chaussures, etc., etc., le tout fabriqué ou apprêté sur les fonds mêmes de la caisse du Vooruit, c'est à dire au plus juste prix, et sans que nul patron intervienne entre les producteurs et les consommateurs.

Tout cela, réalisé déjà une façon d'organisation socialiste, d'autant plus que le Vooruit se charge de nourrir gratuitement les ouvriers malades, les veuves et les orphelins. Les ouvriers qu'il emploie n'ont jamais à travailler plus de neuf heures: ils sont mieux payés que les ouvriers des meilleures fabriques appartenant à des particuliers. Et non seulement le Vooruit est en soi un petit état socialiste: il agit au dehors, par le fait même de sa terrible concurrence, pour faire baisser le prix des vivres, améliorer en mille manières la condition matérielle des ouvriers gantois.

M. Anseel, qui a eu le mérite d'organiser cet ensemble, n'en est pourtant pas l'inventeur. La Belgique, de tout temps, a été la patrie de la coopération: à Gand comme partout, les Sociétés coopératives existaient bien avant que M. Anseel ne créât le modèle du genre. Encore le Vooruit lui-même se trouve-t-il aujourd'hui dépassé, en tant que Société centrale coopérative, par la Société de Bruxelles, par exemple, constituée plus tard et avec divers détails plus parfaits.

Mais ce qui l'a toujours négligé de remarquer, et ce qui est le véritable mérite de l'œuvre de M. Anseel, c'est que le Vooruit, en même temps qu'il est destiné à améliorer la situation présente des ouvriers, sert aussi à la propagande et au développement des idées socialistes. Là est son but essentiel. Le Vooruit ne doit pas seulement contribuer à faire vivre le Vooruit, à mourir de frans et avec plus de bien-être; il doit encore et surtout éveiller, entretenir en lui le sentiment de ses droits et lui donner un jour le moyen de les faire valoir. En même temps qu'il est une école, l'arsenal aussi d'une armée nouvelle.

Inutile de dire que cette organisation morale repose uniquement, comme l'organisation matérielle, sur les recettes de la boulangerie. C'est un pain socialiste que M. Anseel fait manger aux ouvriers gantois. Une partie des bénéfices est prélevée au profit de la caisse du Vooruit, et ainsi se forme peu à peu un fonds de propagande, un trésor sagement entretenu, précieux aujourd'hui pour la résistance comme il le sera demain pour l'attaque. C'est avec cet argent que s'imprime le journal socialiste flamand, le Vooruit, une petite feuille de deux centimes, toute de renseignements sur le progrès du parti, de conseils pratiques, de simples et saillants

exposés de la doctrine socialiste; c'est avec cet argent que s'impriment d'innombrables brochures en flamand et en français, des romans populaires et des pamphlets et des manuels d'histoire, toujours expressément destinés à répandre et à encourager parmi les ouvriers le désir de la lutte. C'est l'argent du Vooruit qui permet aux ouvriers de faire durer les grèves jusqu'à ce qu'ils aient obtenu des patrons les concessions qu'ils réclament.

Et c'est encore cet argent qui a servi à construire la citadelle du socialisme flamand, dans la rue au centre de Gand, tout près de la place du Vendredi où s'élève la statue d'Artevelde. Impossible d'imaginer un lieu plus approprié à sa destination: tout s'y trouve de ce qui peut contribuer à unir et à organiser les forces du parti. Au rez de chaussée, un vaste café, une belle salle très claire, décorée de vives couleurs, avec une foule de devises héroïques, se déroulant sur les murs. La bière qu'on y débite est la meilleure de la ville; on peut y déjeuner, y dîner, pour le plus juste prix; seul l'alcool y est interdit. Et cela n'empêche pas les tables de ce café d'être envahies tous les soirs, et il n'y a pas à Grand l'estaminet qui, le dimanche, soit plus fréquenté. Aux étages supérieurs, ce sont de grandes et de petites salles où toutes les semaines les ouvriers se réunissent; chaque corporation a son jour spécial; le temps en temps, M. Anseel, ou quelqu'un de ses amis, fait une conférence; d'autres fois, le Vooruit donne des fêtes, des concerts, des bals pour les jeunes ouvriers et des bals pour les enfants.

Ainsi la maison du Vooruit attire peu à peu tous les ouvriers gantois; elle devient pour eux comme un second foyer, un foyer plus orné et plus chaud, où ils peuvent plus commodément se reposer des fatigues de leur tâche. Et la maison du Vooruit, sans même qu'ils s'en aperçoivent, les ramène au parti socialiste: car elle est, cette maison, tout imprégnée de l'âme de M. Anseel, et aucun de ceux qui y pénètrent ne saurait échapper à son influence. A toute heure du jour, dans les salles du haut et dans les cafés du rez de chaussée et dans les cours et dans les magasins, on voit passer, le chapeau de feutre mou sur l'oreille, ce petit homme souriant qui connaît tout le monde, qui appelle chacun par son prénom, et qui de temps en temps, par un coup de quai, crie au premier coup de quai, c'est dans son acte personnel, c'est dans son secret de sa force. On l'a bien vu récemment, lorsque le parti catholique, pour nuire au Vooruit, a créé une société du même genre, mais offrant aux ouvriers des bénéfices supérieurs et payés en argent: l'immense majorité des ouvriers du Vooruit a refusé les avantages qu'on lui proposait pour rester avec M. Anseel. C'est bien une armée socialiste qui se trouve aujourd'hui constituée à Gand; l'idée socialiste est désormais aussi précieuse aux prolétaires gantois que le pain qu'ils mangent.

Au Congrès de Bruxelles, à peine si M. Anseel s'est montré un instant: il suivait les discussions, caché dans un coin de la salle, observait toute chose de ses petits yeux à demi fermés, et accueillait les interminables discours et leurs interminables traductions avec son éternel sourire bon enfant. Mais le septième jour, lorsque les phraseurs de tous les pays eurent fini de débiter leurs phrases, il les a conduits à Gand et, sans rien leur dire, il leur a fait voir le Vooruit. Je doute qu'il y ait mis de l'ironie; car son âme est simple et pleine de respect. Mais je sais point de contraste plus frappant que celui de ces socialistes allemands et français discutant à perte de vue sur de vaines formules, et de ce socialiste flamand qui, sans solliciter le secours de personne, sans attendre l'intervention de l'Etat, s'est chargé de réaliser dans son pays toute la part réalisable de l'idée socialiste. Supérieur aux livres de Marx et aux discours de M. Bebel, son Vooruit est en effet le plus sérieux effort d'organisation qu'ait jusqu'à présent tenté le socialisme. A cinq siècles d'intervalle, c'est le règne de Jacquemart d'Artevelde qui revient, le règne

d'un Etat économique se constituant en dehors de toute intervention du dehors, avec, pour seule fin, l'acquisition du maximum possible de bien-être matériel.

Malheureusement, comme le fit Michel, Artevelde, avec toute sa popularité, n'était au fond que le chef des grosses villes. Là est aussi le malheur de M. Anseel. Il a façonné à sa guise les ouvriers des grosses villes flamandes, Gand, Bruges, Courtrai; mais les gens des campagnes lui échappent, longtemps encore lui échappent, soucieux de leur autonomie individuelle, dominés aussi par l'influence des prêtres. Et quand même M. Anseel réussit dans son entreprise de convertir les campagnards flamands, son œuvre n'en serait pas moins limitée à un petit pays: une œuvre toute locale et sans action au dehors, quelque chose comme nos Familistères qui se divertissent à créer, dans les coins de nos provinces, des industriels philanthropes. Le jour où la Belgique entière voudrait s'organiser sur le modèle du Vooruit, l'étranger aurait vite fait d'intervenir et de mettre à néant ses efforts.

En dehors des villes flamandes, le Vooruit ne peut offrir d'autre importance que celle d'une expérience socialiste tentée en petit dans un laboratoire, et conduite à merveille. Pour réaliser en grand une organisation socialiste conforme au petit modèle du Vooruit, il faudrait avoir avec mille autres qualités et sans compter les concours des circonstances, toutes les qualités qui ont assuré le succès de l'œuvre de M. Anseel. Et je crains bien que la Maison du Peuple que veulent fonder sur la butte Montmartre nos socialistes parisiens en se rapprochant davantage, au total, des conceptions du citoyen Maxime Lsbonne que de celles de l'authentique successeur de Jacquemart d'Artevelde.

Le Progres de l'Hygiene

Paris, Oct. 1891.

J'ai souvent constaté les progrès de l'hygiène; je ne les trouve pas encore suffisants. L'hygiène, autrefois considérée comme une science accessoire, est devenue une science cultivée pour elle-même par des savants de premier ordre. Il n'y a, pour s'en vanter, qu'à lire les comptes rendus du congrès d'hygiène qui a eu lieu récemment à Londres.

Je reconnais aussi que le corps médical ne se contente plus, comme autrefois, de donner de temps à autre quelques conseils hygiéniques. Il comprend de plus en plus que sa mission est autant de prévenir les maladies que de les guérir. J'es, je pense, que les médecins cantonnent, quand nous aurons le bon esprit d'en avoir, se préoccupent avant tout de répandre les saines idées hygiéniques. Ils seront guidés dans cette voie par l'administration qui, après un très long sommeil, a enfin compris qu'un des plus grands services à nous rendre, était de nous débarrasser de celles de nos maladies qui provoquent l'incapacité de l'ignorance et de l'insouciance.

On a créé, au ministère de l'intérieur, une direction de l'assistance publique et de l'hygiène qui, sous l'impulsion d'un chef habile, M. Henri Monod, rend déjà les plus grands services. A côté de la direction, on a placé un conseil supérieur de l'assistance publique, qui prépare les projets de lois et de règlements. Je signale aussi l'importance croissante du comité consultatif d'hygiène de France. Ce comité a réussi, à plusieurs reprises, à nous épargner l'invasion des épidémies venant nous assaillir du dehors, et de celles qui nées en France, auraient contaminé de vastes contrées sans les mesures énergiques employées pour les localiser et pour les étendre. Je ne crois pas exagérer en disant que nous avons échappé au choléra, grâce à M. Brouardel, à M. Proust et à leurs collègues, et que les ravages de la fièvre typhoïde ont été considérablement diminués. Il faut leur en être reconnaissants. Je ne puis me dispenser, pendant que je parle des services rendus, de rendre justice aux diverses commissions des logements insalubres. Celle de Paris, vient, à l'heure qu'il est, de

déposer sur le bureau du conseil municipal des rapports concluant à la radiation ou à l'assainissement de soixante dix sept immeubles reconnus pour morniers.

Ce qui manque à ce mouvement pour le rendre décisif, c'est d'être populaire. Les savants dissertent entre eux dans leur langue, que nous ne comprenons pas. La nécessité de l'hygiène et les principes les plus généraux de la science sont enseignés dans les écoles, mais d'une manière insuffisante, sans clarté et sans chaleur. On devrait faire une campagne de conférences, pour triompher une bonne fois de l'apathie du public. Dans la presse, il ne manque pas de bons spécialistes; mais nous aurions surtout besoin de vulgarisateurs.

L'hygiène ne saurait être organisée en France que quand le public tout entier réclamera les mesures nécessaires, et s'y portera avec empressement. Je parlais des logements insalubres. Il n'y a de comités que dans un petit nombre de villes. Ils ne sont pas armés; ce ne sont que des enquêtes. Les logements qu'ils ont condamnés sont encore debout trois ans après, grâce aux lenteurs de la procédure.

Le fièvre typhoïde a pour principal véhicule l'eau potable. Pasteur a fait d'excellents filtres qui débarrassent l'eau des microbes typhoïdes. La masse de la population ne prend pas la peine d'y recourir; elle arale, en quelque sorte, la peste avec la plus douce etreuse insouciance.

Le comble, c'est que des administrations publiques se montrent aussi indifférentes. Des écoles, des lycées, des casernes deviennent des foyers de fièvre typhoïde, tout simplement parce qu'on a négligé de vérifier les tuyaux de conduite et parce qu'on n'a pas pris la peine de filtrer l'eau, qu'on fait boire aux enfants et aux soldats.

A Paris, c'est un véritable scandale de nous faire boire l'eau de la Seine, toute grouillante de nos ennemis. La plupart des Parisiens l'avaient avec une sorte de bravade, en disant: "Nous ne faisons que ce que nos pères faisaient." Mais nos pères avaient la fièvre typhoïde. D'après de nos pères, il n'y avait pas à Paris trois millions d'habitants. Nos pères ne pouvaient pas se servir du filtre Pasteur, parce que Pasteur n'existait pas.

Il y a toute une révolution à faire pour la nourriture. Nos ouvriers surtout dépensent beaucoup et mangent mal. J'ai souvent répété que Guillaume le Conquérant avait refait l'Angleterre avec du rosbif. J'ai souvent aussi demandé aux médecins de réformer la cuisine; ils me répondent par des formules chimiques, auxquelles les ménagères n'entendent rien. Il faudrait leur parler de bœuf et de légumes; on leur parle de peptones. Autant vaudrait écrire ses instructions en grec.

C'est dans cette population indifférente et mal éclairée que se recrutent les maires et les conseillers municipaux, dont la part, dans le gouvernement de l'hygiène, est beaucoup plus considérable que celle du ministre de l'intérieur et de ses agents directs. Nous arrivons tous des eaux ou du bord de la mer; nous en aurions long à dire sur l'incurie municipale! Mais pourquoi nous plaindre des vilages, quand nous en sommes encore, à Paris, à boire l'eau de la Seine.

JULES SIMON.

Le CLIMAT des BERRUARDS chez vous!
L'EMULSION SCOTT
d'Huile de FOIE de MORUE
Aux Hypophosphites de Chaux et de Soude.
Toux et REPRODUCTION

ERES.
Medames, quand
Melle MUNSIE
Murphy & Cie
SI SOIES!
S Speciaux de
gée.
Marche.
de Couleur!
Sparks.
RT,
R.
ures.
rice,
resse, face à la
nte de la Varde
Rothéneuf, et
llait séparer ce
reste des terres,
ntiable superfac-
moire d'homme,
ce à che à
il suit les con-
sablement le sa-
ère. Mais, quand
spandit que c'é-
un Parisien qui
lire à la maison
redde de ses jours,
ridable éclat de
f et aux alean-
toute cette ré-
onisme plus des
risiens, qui vous
la, où pas un
entrait à vivre:
ne maison sur ce
ce se battu par
né par le vents
de toute commu-
y a plus de deux
cet endroit au
assait les limites.
ole!
que l'entrepre-
ait qui on tenait
nt voulu se gaus
patriotes. Mais il
ndre à l'évidence
rriver des maçons,
et que les fonla-
crouées dans le
ors le nom du pro
e pouvait celté peti
Michel Delande
au métier que ce
ut on exerce avant
mystère! C'était
citaine, qui don-
s à jamais d'expli-
Continuer